



# Le monastère de la Mère Marie

●●● **Jerry Ryan**, *Chelsea (Etats-Unis)*  
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Elisabeth Pilenko naquit en 1891 à Riga, dans une famille de la noblesse terrienne ukrainienne. Son père était propriétaire d'immenses vignobles sur les côtes de la mer Noire. Son décès mettra fin abruptement à l'enfance idyllique d'Elisabeth, alors âgée de 14 ans. L'absurdité de la mort et le triomphe apparent du mal seront pour elle, toute sa vie durant, un défi explicite, un mystère auquel il faut faire face, une question qui exige une réponse, qui oblige à se définir.

Cette première rencontre amère avec l'absurde débouche sur une victoire provisoire de la mort. La disparition du père est injuste, il n'y a pas de justice ni de Dieu juste, et s'il n'y a pas de Dieu juste, il n'y a pas de Dieu du tout : « J'avais percé le secret des adultes : Dieu n'existe pas. Le monde est plein de misère, de mal et d'injustice. Ainsi c'en était fini de mon enfance. »

## Mystique et politique

Elisabeth et sa mère déménagent à Saint-Petersbourg. Les dons poétiques d'Elisabeth commencent à se révéler. Elle intègre les cercles littéraires d'avant-garde qui bourgeonnent dans la capitale impériale. A 18 ans, elle épouse Dimitri Kovzmin-Karavaiev, un jeune avocat, militant du parti social-démocrate. Les jeunes mariés fréquentent les réunions de

l'élite aristocratique de gauche. Mais Elisabeth se lasse assez vite des débats interminables de ces révolutionnaires de fauteuil qui aiment discuter à propos de la Révolution mais qui ne veulent pas se compromettre.

Sur les pas de Tolstoï et de Dostoïevski, elle explore la mystique des petites gens, leur vénération de la terre et de ceux qui la travaillent, et elle doit reconnaître que la foi orthodoxe est partie intégrante de leur vie. C'est ainsi qu'Elisabeth devient l'une des premières femmes, sinon la première, à obtenir l'autorisation de suivre des cours à l'Académie de théologie de Saint-Petersbourg. Son mari et elle suivant des voies très différentes, ils divorcent. Dimitri va disparaître pour longtemps de sa vie. Il réapparaîtra plus tard en France où il se convertira au catholicisme et entrera chez les jésuites.

Quand la Révolution russe éclate, Elisabeth adhère au parti socialiste-révolutionnaire qui prétend concilier les aspirations du petit peuple à la justice et à la vérité avec les idéaux de la démocratie occidentale. Le triomphe des Bolcheviques oblige Elisabeth à s'enfuir et à chercher refuge dans la propriété familiale d'Anapa, en Ukraine, où elle finit par remplir les fonctions de maire. En août 1918, Anapa est occupée par un groupe de l'Armée Blanche. On accuse Elisabeth de collaboration avec les Soviets et elle est traduite devant un tribunal militaire. Par un revirement inattendu, Da-

spiritualité

*Le 16 janvier dernier, cinq orthodoxes issus de l'émigration russe ont été canonisés par le patriarche œcuménique de Constantinople. Parmi eux, Marie Skobstov, une noble russe à la personnalité et au destin saisissants. Poétesse, membre du parti socialiste-révolutionnaire, exilée à Paris dans les années '30, elle y ouvrit un monastère, lieu de refuge pour les déshérités, salon pour les intellectuels russes et, durant la guerre, cache pour des juifs. Elle mourra dans un camp nazi.*



## spiritualité

« De la sainteté,  
des œuvres,  
de la dignité,  
on n'en trouve  
point chez moi.  
Pourquoi m'avoir choisi ? (...)  
Je ne sais que  
lever les bras.  
Ne saurais dire  
qui a frappé à  
ma porte, ni quand...  
M'appelant à lutter  
contre tous les maux,  
contre la Mort même.  
Ô cœur, connais  
ta devise. Qu'elle brille  
sur tes étendards !  
Inscris sur ta bannière :  
"Nous exulterons  
dans le Seigneur !"   
Alors ton cantique  
retentira dans  
l'embrassement  
des flammes,  
alors, mon cœur,  
tu accueilleras  
la Grâce. »

Elisabeth

niel Skobstov, l'un de ses juges, tombe amoureux d'elle et l'épouse. Elisabeth, qui avait déjà une fille, Gaïana, née d'une liaison éphémère, aura deux autres enfants avec Daniel, Anastasia et Iouri. Avec la déroute de l'Armée Blanche et l'évacuation de la Crimée, Elisabeth et Daniel sont séparés. Ils se retrouvent en 1921 à Constantinople, et, l'année suivante, la famille déménage à Paris.

## La conversion

En exil, les Skobstov souffrent de pauvreté, d'insécurité et du mal du pays. En fait, une épreuve bien plus douloureuse les attend. Durant l'hiver 1923-1924, Anastasia meurt d'une méningite dans des souffrances atroces. La disparition de sa fille, dont le nom signifie *résurrection*, anéantit Elisabeth, mais cette fois, face à la cruauté, l'absurdité et l'injustice de la mort, elle choisit la vie et l'amour qui seuls peuvent donner un sens à cette tragédie. Il ne s'agit plus de sympathie poético-intellectuelle avec la foi des paysans russes, mais d'une volte-face définitive qui justifie l'existence. Elisabeth a fait l'expérience de « l'ESPRIT de feu, donateur de vie, consolateur qui consume et remplit tout ». A partir de là, tout change : « Le monde ancien est passé, voici qu'une nouvelle réalité le remplace » (2 Co 5,17).

Elisabeth Skobstova devient vers 1926 la secrétaire itinérante de l'Action chrétienne des étudiants russes (ACER), un mouvement né spontanément parmi les jeunes émigrés, tirant son inspiration de la « Renaissance russe » pré-révolutionnaire et se caractérisant par un dialogue entre ces cercles intellectuels et l'Eglise orthodoxe. L'ACER cherche à intégrer la foi dans toutes les dimensions de la vie

(sociale, culturelle, personnelle) et à prolonger la liturgie du temple dans le domaine de la vie quotidienne.<sup>1</sup>

Elisabeth visite des groupes d'étudiants russes disséminés à travers la France et donne des conférences, mais elle se lasse très vite de ce travail limité aux cercles académiques. Elle découvre la réalité d'autres secteurs de l'émigration russe : les prolétaires employés dans les mines, les usines et l'industrie chimique, les malades, les chômeurs, les alcooliques et les fous. Ils n'ont pas besoin de ses conférences, aussi brillantes soient-elles, mais de quelqu'un à qui se confier, qui les écoute, qui essaie de les consoler et de les aider. Lorsque sa vie prend cette nouvelle orientation, les relations entre Elisabeth et son mari deviennent très tendues, à tel point qu'en 1927 ils décident de se séparer.

Maintenant qu'Elisabeth s'est offerte totalement à Dieu et aux déshérités, elle sent le besoin d'une consécration extérieure de ce don et d'un mandat officiel de l'Eglise orthodoxe pour poursuivre son ministère qui est, de fait sinon de titre, celui d'une diaconesse. Elle demande l'autorisation de prononcer les vœux monastiques. Les deux extrêmes s'y opposent. Pour les conservateurs, elle est disqualifiée par son passé, ses deux mariages manqués, sa fille illégitime, ses options politiques. Les autres craignent que le charisme d'Elisabeth et l'indépendance dont il a besoin pour se déployer soient étouffés par des restrictions hiérarchiques. Mais elle tient ferme.

Un canon du VI<sup>e</sup> siècle permet le divorce dans le cas où l'un des époux, avec le consentement de l'autre, désire embrasser la vie monastique. Daniel

1 • Il engendra des personnalités de grande classe, telles que Serge Boulgakov et Nicolas Berdiaev.

Skobstov accepte le divorce ecclésiastique et le métropolitain Eulogius donne à Elisabeth l'autorisation de prononcer ses vœux. Elle fait sa profession monastique en mars 1932 et prend le nom de Marie, en mémoire de sainte Marie d'Égypte, une prostituée devenue ermite, qui pratiqua une ascèse extrême et qui est présentée comme exemple de pénitence dans les liturgies byzantines du Carême.

## Un monastère, un refuge

Après avoir prononcé ses vœux, la Mère Marie entreprend un tour des communautés monastiques féminines de Lettonie et d'Estonie. Ce qu'elle y voit ne l'impressionne guère. Ces formes traditionnelles de vie religieuse, qui offrent une certaine sécurité aux moniales en les mettant à l'abri de la laideur et de la misère qui les entourent, n'ont pas de sens face à la situation vécue à Paris. En d'autres époques et en d'autres contextes, la vie des moniales a pu être un véritable témoignage mais, pour la Mère Marie, ce qu'il faut maintenant, c'est un monachisme vécu dans le monde, dans les déserts des cités, parmi les pauvres. Aux consacrés par des vœux, elle lance cet appel : « Ouvrez vos portes aux voleurs sans toit... laissez entrer le monde. Laissez-le détruire vos magnifiques édifices liturgiques. Abaissez-vous, videz-vous - abaissement sans comparaison avec celui de votre Dieu. Assumez le vœu de pauvreté dans toute sa rigueur dévastatrice. Rejetez tout confort, même monastique. Que vos cœurs soient purifiés par le feu. Alors vous pourrez dire : mon cœur est prêt, mon cœur est prêt... »

Dans les années '30, la France connaît une crise économique très sévère dont les émigrés russes sont les premières

victimes. La Mère Marie décide d'ouvrir un refuge où, tant qu'il y aura de l'espace, tous seront accueillis, non comme des « invités » ou des « cas », mais comme des frères et des sœurs. Elle n'a pas d'argent mais cela ne la retient pas. Des dons arrivent juste à temps, provenant souvent de sources inattendues. Lorsqu'un premier « monastère » s'avère trop petit, Mère Marie achète un immeuble délabré, rue Lourmel. Elle devient très vite une figure populaire du quartier, coiffée à la diable avec son « habit angélique », couvert de graisse de cuisine et taché de peinture de son atelier.

Sa « communauté monastique » est une collection disparate : deux ou trois religieuses, un aumônier qui assure la liturgie quotidienne dans la chapelle du monastère, un professeur de théologie de l'Institut Saint-Serge, quelques chômeurs sans abri, des délinquants russes qui viennent de sortir de prison, quelques malades mentaux que la Mère Marie a sauvés de l'hôpital psychiatrique, des prostituées qu'elle cherche à arracher à leur profession et, à l'occasion, des artistes et danseurs de l'Opéra russe ou des membres d'un chœur grégorien catholique.

Mère Marie fait la cuisine et les courses. Elle passe des nuits entières dans les cafés et bistros du quartier avec les rejetés de la société, essayant de débrouiller leurs problèmes. Ceux qui ont connu la Mère Marie se disent frappés par son attention aux autres, par la manière dont elle écoutait sans juger, par sa compassion immense pour les pécheurs et par son respect pour les pauvres et les humbles.

Cependant la Mère Marie reste Elisabeth Skobstova, une intellectuelle et une poétesse, qui aime les discussions philosophiques et théologiques et dont la coutume de fumer en public dans son

spiritualité

« Que m'importe l'intelligence habile, que m'importent les mots des livres, lorsque partout je vois la face morte du désespoir, de la nostalgie, du suicide.

Ô Dieu, pourquoi n'est-il pas de refuge ? Pourquoi tant d'abandonnés et d'orphelins ? Pourquoi l'errance de ton peuple amer dans l'immense, l'éternel désert du monde ?

Je ne veux connaître que la joie de donner. Oh, consoler de tout mon être la douleur du monde ! Oh, que le feu, le cri des aurores saignantes soient noyés dans les larmes de ma compassion ! »

Elisabeth

## spiritualité

habit est un scandale pour certains. L'Académie de philosophie religieuse, fondée par Berdiaev, se réunit dans le monastère. Avec plusieurs amis, Mère Marie lance un mouvement qui s'appellera l'Action orthodoxe. Son but est de coordonner les divers projets sociaux du monastère ; il fonctionne aussi comme un forum de discussions spirituelles et intellectuelles, dans un esprit d'ouverture œcuménique. De ce groupe naît une revue, *Novyi Grad* (La cité nouvelle) qui se situe dans la même ligne que *Esprit*, la revue qu'Emmanuel Mounier lançait à la même époque.

L'anarchie évangélique du monastère de la Mère Marie n'est pas acceptée par tout le monde. Une autre religieuse de la rue Lourmel, la Mère Eudoxie, critique de plus en plus l'évolution du monastère : on y néglige l'office divin et la vie liturgique, la Mère Marie elle-même n'assiste pas très assidûment aux interminables liturgies byzantines. La crise est évitée car la Mère Eudoxie quitte le monastère pour fonder sa propre communauté monastique.

## Déportée

Avec la Deuxième Guerre mondiale et l'occupation de Paris par les Allemands, la vie des très pauvres devient plus dure que jamais. La persécution des Israélites touche en premier les juifs étrangers dont beaucoup de Russes. Mère Marie n'hésite pas : son monastère devient un refuge où les juifs sont cachés jusqu'à ce qu'on trouve le moyen de les faire échapper. Un prêtre ami, le Père Dimitri Klepinine, fournit de faux certificats de baptême à qui en demande. On dit que la Mère Marie a été trahie par quelqu'un qui mangeait à sa table. Le 6 février 1943, la Gestapo frappe à la porte du monastère. Mère Marie n'y

est pas. Son fils Iouri, le Père Dimitri et Painov, l'administrateur d'Action orthodoxe, sont détenus à sa place. On fait savoir à Mère Marie que les autres seront relâchés si elle se présente à la police allemande. Elle le fait immédiatement. Vainement... Ils sont tous les quatre déportés - les hommes à Buchenwald, Mère Marie à Ravensbrück. La déportation de son fils est un coup très dur. Elle a déjà perdu sa fille aînée Gaïana, rentrée en Russie sur les conseils d'André Gide et décédée vers la fin des années '30. Il ne lui reste donc que Iouri et elle se sent coupable de son arrestation. Iouri et le Père Dimitri vont périr à Buchenwald ; seul Pianov survivra.

A Ravensbrück, la foi et la vitalité de Marie soutiennent ses compagnes de prison. « Tout le monde dans le bloc la connaissait, témoigne l'une d'elle. Elle s'entendait avec les jeunes comme avec leurs aînées, avec les gens aux idées progressistes, avec les croyantes comme avec les incroyantes... Le soir, rassemblées autour de son misérable grabat, nous l'écoutions... Elle nous parlait de son travail à Paris, de son espoir de voir un jour se réaliser l'union entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe... Grâce à elle, nous retrouvions courage quand, écrasées sous le poids croissant de la terreur, nous nous sentions défaillir. »

Sa santé commence à se détériorer. Elle est séparée des autres prisonnières et envoyée à Jungen-Lager où on laisse les malades mourir de malnutrition. Du camp de concentration, elle griffonne un message à son évêque Eulogius : « Voici mes dispositions : j'accepte pleinement la souffrance... et je veux accueillir la mort, si elle survient, comme une grâce d'en haut. »

On n'est sûr ni de la date ni des circonstances de la mort de Mère Marie. On a cru voir son nom figurer sur une liste de prisonnières gazées le 31 mars 1945 ; on a dit qu'elle avait pris la place d'une jeune polonaise condamnée à la chambre à gaz, mais cela n'est pas bien établi.

## La folie en Christ

Parce qu'elle se trouverait en contradiction avec bien des traditions, certains se sont opposés à la canonisation de Mère Marie. Quel rapport entre la tradition monastique que représente le Mont Athos et le monastère au cœur du monde de Mère Marie, peuplé de pauvres hères, de gens pas du tout « comme il faut », où la priorité était donnée à un amour fraternel sans restrictions ? En fait, la Mère Marie se situe dans une autre tradition chère à l'Eglise russe : la tradition prophétique de « la folie en Christ » qui met en question ce qu'il y a de trop humain, de trop complaisant dans l'Eglise et la rappelle à sa mission essentielle.

L'amour de Mère Marie est vraiment un amour fou, excessif, à l'image de celui sans limites de Dieu pour nous. Cet amour l'amena à suivre le Christ humble et vulnérable jusqu'au Golgotha et plus loin encore - jusqu'au tréfonds de l'enfer, chez les damnés. Elle n'était pas patiente envers ceux qui cherchent à cultiver leur « vie spirituelle » ou à « sauver leur âme » alors que Jésus nous a dit que celui qui veut sauver son âme la perdra. Sa vie remet en question notre propre petite « justice », nos demi-mesures et notre piété stérile. Elle est un signe de contradiction pour tout ce qui est prudence et humanisme étroit. Elle est l'antithèse de notre recherche moderne pour un épa-

nouissement personnel, un défi à notre désir de trouver harmonie, paix et satisfaction dans la religion. Elle conteste une Eglise qui donne plus d'importance à la beauté de la liturgie, à l'observance rituelle et à l'ascèse personnelle qu'aux membres souffrants et humiliés de Jésus.

Ne nous y trompons pas ; sa vision de la vie chrétienne n'est pas du tout horizontale. Elle est très critique envers certaines tendances du « christianisme social, fondé sur un rationalisme humaniste qui ne fait qu'appliquer les principes de la moralité chrétienne à ce monde-ci et qui ne leur cherche pas une base spirituelle et mystique... Le don de soi aux autres doit être enraciné dans une communion intense et amoureuse avec le Fils de Dieu qui est descendu dans le monde, s'est fait chair totalement, sans rien réserver pour sa divinité ». Notre amour ne doit pas être différent du sien.

Mais Mère Marie ne serait pas orthodoxe si la souffrance et la mort avaient pour elle le dernier mot. C'est justement par sa descente aux enfers, auprès des sans-Dieu, que la Vie a vaincu la mort. Car là où entre la Vie, la mort ne peut plus exister. C'est à partir du tombeau que brille la gloire de la Résurrection.

Olivier Clément, qui l'a connue, termine ainsi une préface à ses écrits : « Si nous aimons, si nous vénérons Mère Marie, ce n'est pas malgré son désordre, ses étrangetés, ses passions. C'est à cause d'eux, qui la font - parmi tant de morts pieux, tant de morts suaves - extraordinairement vivante. Laide et sale, forte, dense et drue - oui, vivante. »

**J. R.**

spiritualité